L'utilisation de termes argotiques à connotation sexuelle chez les poètes latins : une manière de véhiculer une émotion ou une idée

Christophe BURGEON
Université catholique de Louvain-la-Neuve (Belgique)
Faculté de philosophie et lettres
École doctorale des sciences historiques
christophe.burgeon@hotmail.com

REZUMAT: Utilizarea termenilor argotici cu conotaţie sexuală la poeţii latini: o modalitate de a transmite o emoţie sau o idee

Poemele latine care numeau în mai multe moduri şi descriau fără ocolişuri organele sexuale masculin şi feminine au fost nenumărate. Ne gândim în special la Catul, Ovidiu, Martial şi Juvenal, care, pentru a fi *classici poetae*, nu sunt mai puţin îndrăzneţi şi nu au simţit nici o teamă la gândul de a-şi şoca cititorii. Prin profunzimea jocurilor lor intertextuale, prin efectele lor de distanţare contextuale cât şi prin stăpânirea celor pe care le-au utilizat în operele literare, cuvintele de argou cu conotaţii sexuale sunt, pentru istoric şi pentru filolog, elemente valoroase în aprofundarea cunoştinţelor noastre lexicale, lingvistice, stilistice şi culturale despre literatura latină. În ceea ce priveşte utilizarea vulgarităţii sexuale, cei care au folosit-o în scrierile lor recunosc dificultatea de a mânui pana, ca şi emoţiile lor, admiţând astfel că este laborios, dar temerar şi eficient să dorească a traduce cu orice preţ o furie puternică în cuvinte cum ar fi *mentula* şi *culus*.

CUVINTE-CHEIE: *slang, sex, poezie, limba latină, Catul, Martial*



ABSTRACT: The Use of Slang Terms for Sexual Connotation among Latin Poets: a Way to Convey an Emotion or Idea

The Latin poems, which named and described in several ways without prevarication male and female sex organs, were legion. We especially think of Catullus, Ovid, Martial and Juvenal, who, to be *classici poetae*, are none the less daring poets who felt no fear at the thought of offending their readership. By the depth of their intertextual games, their contextual distancing effects and by mastering those who employed them in literary, slang words with sexual connotations are, for the historian and philologist, valuable elements to the

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

deepening our knowledge of both lexical, linguistic, stylistic and cultural of Latin literature. As for using sexual coarseness, those who use it in their writings acknowledge the difficulty of handling their pens as their emotions, thereby admitting that it is laborious but effective and reckless to want at all costs translate strong anger in words such as *mentula* and *culus*.

KEYWORDS: *slang, sex, poetry, Latin, Catullus, Martial*

RÉSUMÉ

Les poèmes latins qui nommaient de plusieurs façons et décrivaient sans fauxfuyant les organes sexuels mâles et femelles étaient légion. Nous songeons surtout à Catulle, à Ovide, à Martial et à Juvénal, qui, pour être des *poetae classici*, n'en sont pas moins des poètes osés qui n'éprouvaient nulle crainte à l'idée de choquer leur lectorat. Par la profondeur de leurs jeux intertextuels, leurs effets de distanciation contextuels ainsi que par la maîtrise de ceux qui les employaient dans les œuvres littéraires, les mots argotiques à connotation sexuelle constituent, pour l'historien et le philologue, des éléments précieux à l'approfondissement de notre connaissance tant lexicale, linguistique, stylistique que culturelle de la littérature latine. Quant à utiliser la grossièreté sexuelle, ceux qui y ont recours dans leurs écrits reconnaissent la difficulté de manier leur plume comme leurs émotions, admettant par là qu'il est laborieux mais téméraire et efficace de vouloir à tout prix traduire une vive colère par des mots tels que *mentula* et *culus*.

MOTS-CLÉS : *argot, sexe, poésie, latin, Catulle, Martial*

Introduction

L'ARGOT OU « LANGUE VERTE », qui se définit généralement comme un langage libre et cru, regroupe trois niveaux d'expression :
- le langage originellement utilisé par les brigands et les malfaiteurs. L'argot est alors employé comme une langue secrète ;
- le champ lexical recouvrant les particularités linguistiques utilisées exclusivement par les individus qui exercent la même profession ou, moins souvent, qui vivent dans le même milieu social. Le vocabulaire argotique sert alors de signe de reconnaissance ;
- le langage populaire voire vulgaire, lequel est un marqueur d'identité et choque généralement la bienséance et la pudeur[1].

[1] A. BRUANT, *Dictionnaire Français-Argot*, Paris, 1905 ; H. BONNARD, *Procédés annexes d'expression, Paris*, Magnard, 1989, p. 82-83 ; M. ČERVENKOVÁ, « L'influence de

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

C'est cette dernière acception, connotée de façon très négative lorsque nous la trouvons sous une forme écrite, que nous traiterons dans la présente étude.

Le « gros mot » relève le plus souvent du populaire et du vulgaire, en ce qu'il est une expression assimilée à la faute de langage et au « barbarisme linguistique ». Pour autant, les termes argotiques à connotation sexuelle font indéniablement partie du champ lexical latin. Michel DUBUISSON écrit : « *Il est vrai que la littérature latine peut passer, du moins aux yeux de ceux qui l'ont fréquentée en dehors des classes, pour l'une des plus pornographiques qui soient.* »[2] Les *Priapées* (*Carmina Priapea*), recueil de textes comico-licencieux dédié au sexe de la gent masculine transgressant la morale et dont on ne connaît pas l'auteur, loin d'être destinées au petit peuple, comptent certains des poèmes les plus élaborés, stylistiquement et métriquement, que la langue latine nous ait laissés[3]. De fait, on ne peut exclure ces documents puisque les termes qui les composent appartiennent de plein droit à la langue de Cicéron et qu'ils nous permettent de lire dans leur version originale (toute traduction est une corruption) les écrits latins.

Nous pourrions nous étonner de lire des termes argotiques à connotation sexuelle dans les textes d'auteurs latins car, a priori, ils représentent une discordance avérée entre l'oral et l'écrit. C'est à ce niveau qu'intervient l'alternance codique qui permet de passer d'un registre à un autre ainsi que d'emprunter à la langue d'un tiers le mot que la nôtre ne possède pas (ou ne devrait pas posséder aux yeux de l'élite bien-pensante) dans le but de faire ressortir la nuance ou le contraste entre les degrés de ce que l'on souhaite exprimer. La fonction de l'alternance codique est donc, pour un auteur issu le plus souvent de l'aristocratie, de mettre sur un pied d'égalité deux niveaux de langage connus pour leur incompatibilité, et de concilier – plus que de réconcilier – les formes d'expression écrite et orale d'un côté, de langages formel et informel de l'autre.

Les écrits littéraires et épigraphiques, par l'intermédiaire des graffitis principalement, rendent accessible un pan du latin vulgaire tendancieux sous sa forme parlée, bien que l'écriture en tant que telle ne puisse jamais prétendre restituer fidèlement les échanges verbaux et non-verbaux. Si les murs des grandes cités antiques, témoins silencieux mais prolixes, ont été les réceptacles d'échanges orduriers et graveleux dénués d'artifices, les textes

---

l'argot sur la langue commune et les procédés de sa formation en français contemporain », *Studia minora facultatis philosophicae universitatis brunensis*, 22, 2001, p. 78.

[2] M. DUBUISSON, *Lasciva Venus. Petit guide de l'amour latin*, Paris, La Différence, 2011, p. 9.

[3] *Priapées*, L. CALLEBAT (éd.), Paris, Belles Lettres, 2012. Les *Priapées* se caractérisent par l'existence d'un héros récurrent qui n'est pas le poète : le dieu Priape. Voir : E. PLANTADE et D. VALLAT, « Les Priapées de la parole au livre », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, 79, 2005, pp. 279-307.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

littéraires ne l'étaient pas moins. Certaines grossièretés itératives permettent la compréhension de ce mécanisme de conversation différée, dont on suppose qu'il appelait une réponse et qu'il répondait à un besoin particulier.

Nous croyons dès lors qu'approcher les principales notions relatives aux termes argotiques à connotation sexuelle latins et aux occasions données pour user de l'invective libertine, et ce, tout en analysant le fonctionnement lexical de ces termes peut apporter un éclairage significatif sur la question de l'utilisation de ce genre de vocables dans la littérature poétique.

1. La bienséance et l'usage de termes vulgaires dans la langue latine

Dans leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, publié en 1932, Alfred ERNOUT et Alfred MEILLET ont tenté de déterminer l'origine linguistique latine du « mot obscène », en partant du lexème adjectival *obscenus*[4]. Ce terme signifie tantôt « de mauvais augure » et « sinistre », tantôt ce qui est « indécent » et qui relève de l'anatomie intime masculine. Nous pouvons donc en déduire, à l'aune de l'éclairage de la linguistique contemporaine, que le terme de *obscenus* relevait d'une connotation négative, dans la mesure où il se rapportait à la grossièreté tout en renvoyant à la sinistrose et aux bas instincts du *uulgus*.

Un autre terme essentiel à la détermination de l'équivalence latine de « gros mot » est l'adjectif *prober*, qui trouve son étymologie dans le grec ancien *propherein*, lequel signifie « pousser en avant », « blâmer », et qui, en latin, a pour acception « infâme », « digne de reproche », « injurieux ». L'adjectif substantivé *probrum* signifie donc fort logiquement « l'action honteuse », « la turpitude », « l'insulte », et fait indirectement allusion, par voie de conséquence, sous sa forme écrite, au « gros mot » ou « mot obscène ».

Dans le registre de l'expression des obscénités, un mot grossier peut en cacher un autre, ou se substituer à un autre en utilisant d'une façon floue et peu précise un lexème dont la fonction est de restituer son sens de façon générique et vague. Pour exemple, *licet* signifie à la fois « il est permis » et, plus rarement, « licencieux », « contraire à la pudeur ». Ce terme, comme beaucoup d'autres, comporte dès lors une valeur polysémique qui masque, volontairement ou involontairement, le degré de l'offense ou de l'outrage porté à la personne à qui il est adressé.

Chez Térence, Chrémès se refuse à prononcer le terme de *scortum*, signifiant « prostitué » ou « prostituée », « courtisane », car il était d'usage, à l'époque, que certaines allusions grossières ne puissent s'évoquer que dans un

[4] A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

cercle exclusivement masculin, entre « initiés ». Cette retenue langagière touchant au registre de la vulgarité sexuelle met en lumière la volonté de nombreux poètes latins d'éviter, dans leurs échanges écrits, plus que dans toute autre forme de communication, toute preuve d'une certaine intempérance[5].

Pour qualifier une faute de goût ou de style, les auteurs latins, au fait de la rhétorique et de la grammaire grecques, qui se pliaient aux codes sociolinguistiques alors en vigueur, avaient recours à l'hellénisme *cacemphaton*, qui désigne une « expression obscène pour les oreilles ou pour l'esprit ». Salluste indique qu'au Ier siècle avant notre ère, les expressions *patrare bellum* (« mener une guerre ») et *ductare exercitus* (« commander une armée ») étaient proscrites. Si l'auteur ne justifie pas son propos, nous savons que *patrare* avait également le sens de « baiser » et que *ductare* signifiait, entre autres, « draguer » ou « lever » une fille.

Cicéron, Quintilien, Diomède et Priscien expliquent l'emploi de la postposition *cum* avec certains pronoms pour éviter que le locuteur ne produise des liaisons obscènes propres à choquer. Selon Quintilien, il s'agit également d'éviter des heurts de syllabes, lesquelles produiraient une dissonance disgracieuse, comme c'est le cas dans la phrase : *cum hominibus notis loqui nos dicimus, nisi hoc ipsum hominibus medium sit, in praefanda uidemur incidere*[6]. Dans cette formule, si *hominibus* était placé entre *cum* et *notis*, on se retrouverait dans un cas de *cacemphaton*, car *cum nobis*[7] ou *cum notis* sont censés évoquer, par un fâcheux hasard ou une intention impudique, le terme de *cunnus*, désignant le sexe féminin. Il appartient donc à l'écrivain latin, au fait des usages romains, de proscrire ce genre d'insinuation. De même, l'expression *illam dicam* (« celle-ci » ou « je dirai ») évoque fâcheusement *landicam* (« le clitoris »). Dans le même ordre d'idées, Quintilien déconseille l'usage du vocable *intercapedo* (« l'intervalle », « la suspension ») en raison de la sonorité des deux dernières syllabes, lesquelles évoquent la « flatulence »[8].

Nous voyons donc que le trope, qui consistait en l'émergence, voulue ou non, d'un terme vulgaire par association de monèmes ou de représentations était, selon la *pudor Romana*, indésirable et proscrit dans un contexte littéraire.

---

[5] MART., 3, 68 ; 11 ; 16 ; 19 ; 10, 64. Voir : P. MOREAU, « Parole des hommes, parole des femmes », dans F. DUPONT (éd.), *Paroles romaines*, PUN, 1995, pp. 53-63.

[6] QUINT., *Inst*., 8, 3, 45 : « Ainsi dans cette phrase *cum hominibus notis loqui*, si l'on ne mettait pas le mot *hominibus* entre *cum* et *notis*, on tomberait dans le défaut dont je viens de parler, parce que la dernière lettre de la première syllabe ne pouvant se prononcer qu'à l'aide des lèvres portées en avant, cela obligerait à faire une pause très indécente. »

[7] Dans les *Priapées*, cette association entre *cum* et *nobis* est très fréquente. H. BARDON, « Rome et l'impudeur », *Latomus*, 24, 1965, pp. 495-518.

[8] QUINT., *Inst*., 8, 3, 46.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

Dans une de ses *Lettres familières*, Cicéron, par énigmes successives, dresse une liste de grossièretés, lesquelles constituent un court essai sur l'obscénité[9]. Nous constatons notamment que le consul de 63 s'autorise l'usage du terme de *penis*[10], mais qu'il s'interdit celui de *mentula* autrement que par une devinette (on peut dire *ruta*, « rue », et *menta*, « menthe » ; mais de leurs diminutifs, seul *rutula* est permis à un écrivain distingué, car *mentula* signifie « la bite » ; ou encore, à partir du couple *tectum* / *pauimentum*, on ne peut former que le dérivé *tectoriola*, car **pauimentula* est un *cacemphaton*[11]). *Cunnus* est allusivement désigné par l'anthroponyme grec Connos (Κόννος), le maître de musique de Socrate[12]) ; *diuisio* laisse entendre *uissio*, « vesse » ; *intercapedo* a une finale indécente[13] ; la phrase *Hanc culpam maiorem an illam dicam ?*[14] propose à l'oreille l'accusatif *landicam*, « clitoris »[15].

Nous pouvons établir une liste de mots proscrits dans l'œuvre cicéronienne en raison de leur excessive vulgarité. Toutefois, cet inventaire n'est pas exhaustif :

- les attributs sexuels masculins : *mentula* et *uerpa* (« la verge ») ; termes jugés moins obscènes : *muto*, *fascinum*, *penis* (« le penis ») ; *colei*, « les testicules » (« les sacs », littéralement)[16] ;

- les organes sexuels féminins : *cunnus* (« le vagin ») et, moins couramment, *landica*, « le clitoris ». Le terme de *landica* fut gravé sur l'une des balles de fronde employées durant le siège de Pérouse au cours de la troisième guerre civile (*peto landicam Fuluiae* ; « je vise le clitoris de Fulvie ») et dans une *Priapée* au sein de laquelle une jeune femme se plaignait d'avoir des boutons sur son « bouton », à cause de son partenaire sexuel, au point de ne plus pouvoir marcher[17]. Nous noterons que seules les professionnelles du sexe s'épilaient[18] ;

---

[9] CIC., *Fam*., 9, 22. Voir : R. Y. TYRRELL et L. C. PURSER, *Correspondence of M. Tullius Cicero*, t. 5, Dublin, 1915, pp. 134-138.

[10] CIC., *Fam*., 9, 22, 2.

[11] CIC., *Fam*., 9, 22, 3.

[12] CIC., *Fam*., 9, 22, 3.

[13] CIC., *Fam*., 9, 22, 4.

[14] CIC., *Fam*., 9, 22, 2.

[15] Ch. NICOLAS, « Les gros mots : une forme romaine de communication ? », *paper* de l'Université de Lyon 3, 2008, p. 12 ; J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, pp. 97-98.

[16] Laberius (frag. 45) écrit : *foriolus esse uidere : in coleos cacas* (« on dirait que tu as la courante : tu te chies sur les couilles »).

[17] *Priap*., 78, 5 : *nunc misella landicae / uix posse iurat ambulare prae fossis*.

[18] Les poils (*pubes*) symbolisent la puberté. Lucilius parle de *bulga* (« la vulve ») *pilosa*.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

- les activités sexuelles les plus souvent pratiquées et auxquelles les *poetae noui* ont accordé une grande importance : *pedico*, *irrumo*, *futuo* (« faire l'amour », « baiser »), verbe construit sur le sème *ruma*, « la mamelle », et tous leurs dérivés sexuellement connotés étaient considérés comme déplacés, voire rustiques et relevant de l'argot plébéien ;

- *culus* (« l'anus ») ; moins fréquents étaient *podex* et *clunis* (ce terme pourrait être plus large et désigner également le haut des cuisses vu de l'arrière)[19] ; *anus* est un substantif métaphorique, donc, *a priori*, davantage en adéquation avec la plume des poètes romains.

Certains polysèmes ne peuvent, dans des contextes précis, figurer dans des documents littéraires. Ainsi, le mot *testes*, qui signifie aussi bien « témoins » que « testicules », convenait lors des procès (les Romains de l'ordre équestre tentaient très souvent d'y briller par leur éloquence afin de se faire un nom), mais était indécent dans d'autres circonstances et ne devait pas être couché sur le papier[20]. De même, *colei* ne s'employait qu'avec l'adjectif *Lanuuini*, et *strangulare* était à double sens si le complément d'objet direct qui l'accompagnait était un mot désignant la femme de mauvaises mœurs, car il était alors un synonyme du vulgaire *futuere* (« baiser »)[21]. Le distributif *bini* (« deux ») est généralement évité par les auteurs latins, car il évoque βινεῖν, le pendant grec de *futuere*.

Il nous également noter l'emploi de vocables obscènes de langue grecque, dont on sait qu'en matière de sexualité, elle pouvait heurter la sensibilité romaine. Juvénal se moque d'ailleurs abondamment des vieilles Toscanes qui faisaient l'amour en grec[22]. Le thesaurus de la pédérastie et de l'homosexualité est en outre essentiellement composé de mots grecs, même si *pedicar* [παιδίκειν] faisait partie du champ lexical latin[23] et que de nombreux termes latins désignent l'inverti passif (*pusio*, *draucus*, *pathicus*, *catamitus*, *cinaedus*…), stigmatisé par l'ensemble des Romains.

Quelle était donc l'utilité de ces emprunts ? Étaient-ils utilisés pour se distancier des pratiques sexuelles grecques inconciliables avec la *Romanitas* ? Ou

---

Quant à un citoyen ou visiteur de la cité de Pompéi, il écrit qu'il est plus aisé de faire l'amour à une femme poilue qu'à une femme rasée : *futuitur cunnus pilosus multo melius quamglaber : eadem continet uaporem et eadem uellit mentulam* (« une chatte poilue se baise bien mieux qu'une chatte rasée : du même coup le jus est retenu et la queue nettoyée. »). La « crête » (*crista*) était souvent de rigueur. JUV., 6, 422.

[19] Pétrone (I, 23) parle de *femore facili, clune agili*.

[20] CIC., *Fam*., 9, 22, 4.

[21] CIC., *Fam*., 9, 22, 4.

[22] JUV., 6, 193 : *concumbunt Graece*.

[23] MART., 11, 8 ; 22 ; 87 ; 88.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

était-ce tout bonnement dans le but d'adoucir la grossièreté des idiolectes en partant du principe que les mots obscènes nous choquent moins lorsqu'ils sont prononcés dans une langue étrangère que l'on comprend ? *Quid* de l'usage chez MARTIAL[24] de λαικάζειν et, conjointement, chez PÉTRONE[25] de *laecasin*, qui a également pour signification : « aller se faire foutre » ? Tous les atticismes grossiers de la langue de Cicéron ne relèvent pas de l'argot, car la plupart de ceux-ci, moins contraire aux bonnes mœurs romaines, figurent dans la poésie latine de la fin de la République et du début du principat.

Il en va de même pour l'argot utilisé par les esclaves vendant leurs charmes dans les lupanars qui s'exprimaient souvent dans la langue de Platon. De ce fait, dans leur bouche, *strutheum*, « oiseau »[26], équivalait souvent à *mentula*. Nous pouvons songer, à cet égard, aux interprétations d'ordre sexuel qui sont proposées par certains linguistes pour représenter le « moineau » de la poétesse Lesbie. Loin de n'être qu'un petit oiseau, cet animal symbolisait la lubricité. Notons aussi que les hellénismes rendaient possibles les reproductions lexicologiques traduisant en latin des métaphores, des métonymies et autres figures de style en grec, et qui dénotaient, cette fois, un niveau socioculturel sans doute plus élevé : *gemini* (« les testicules »), *ueretrum* (« la verge »), *sedes* (« le rectum »), etc.[27]

L'emploi de termes grecs, nous le voyons, ne correspondait donc pas à un besoin bien particulier, mais recouvrait des fonctions divergentes qui avaient généralement vocation d'euphémisme et de litote. Par ailleurs, l'ignorance du grec chez un représentant de la classe supérieure constituait une anomalie. Il était donc de bon ton de démontrer sa maîtrise en la matière.

Pour CICÉRON, les termes vulgaires à connotation sexuelle, en particulier *cunnus* et *mentula*, étaient à la fois les *obscena improbaque uerba* par excellence et des *nupta uerba*, autrement dit des paroles que la jeune fille n'était censée entendre que de la bouche de son mari le jour de sa nuit de noce. Pourtant, comme nous le verrons dans la suite de cette étude, nombre de poètes latins ont usé de termes crus à connotation sexuelle dans leurs écrits. Nous répertorierons ci-après les principaux termes sexuels rencontrés dans les *litterae latinae*.

2. Les principaux termes sexuels rencontrés dans la poésie latine

Comme le note Christian NICOLAS, habituellement, dans le champ sémantique littéraire, plus un terme est utilisé, moins il est grossier. Ainsi, nous

[24] MART., 11, 58, 12.
[25] PÉTRON., 42, 2.
[26] FEST., 410, 17 (Lindsay)
[27] J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, p. 228.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

notons que *mentula*, qui fait l'objet de nombreuses occurrences dans les graffitis des cités romaines, et de 49 occurrences chez MARTIAL[28], stagne dans les zones basses de cette échelle des valeurs, ce qui fait assurément de lui un mot grossier. Il demeure donc interdit d'utilisation à l'écrit[29].

Ce type de recensement permet, à l'intérieur d'un groupe de synonymes, d'établir des valeurs relatives : *culus*, « fesse », est plus vulgaire que *podex*, « derrière », « popotin », lui-même plus grossier que *cunis*, « croupe », « croupion », lequel est plus vulgaire que *anus*, « anneau », « postérieur ». Indéniablement, ces comparaisons stylistiques offrent des résultats manifestes[30].

Évidemment, comme dans toute typologie relevant de l'arbitraire, les tendances personnelles de chaque écrivain faussent quelque peu la donne. *Cunnus*, qui figure dans la même sphère sociolinguistique que celle de *mentula*, est un terme utilisé par HORACE[31]. S'il n'a jamais été employé par JUVÉNAL, Perse ou Lucilius, il n'est pas pour autant possible de prétendre que *cunnus* était moins vulgaire que *mentula* : l'auteur d'un graffiti prétend qu'utiliser le terme de *cunnus* n'était pas recherché[32]. Nous pouvons, en revanche, considérer que HORACE était bien plus vulgaire que ses pairs satiristes. MARTIAL, qui n'est jamais à court de mots graveleux, évoque le *laxus cunnus* de l'une de ses maîtresses, dont il soupçonne « quelque affreuse difformité » et dont la poitrine serait « flasque »[33].

Le terme poli pour désigner le sexe du *uir* est *ueretrum*, dont l'emploi est attesté par une fausse étymologie (rapproché de *uerenda* et de *uerecunda*, « parties honteuses »)[34]. Celui de *mentula*, obscénité fondamentale et banale dont la racine sémantique ne se retrouve dans aucun terme roman, est rarement neutre. Pour Michel DUBUISSON, sa seule présence connote d'ailleurs tout le texte[35].

D'autres termes familiers servent à désigner le pénis de l'homme : *mu(t)to*, *uerpa* et *sopio*. Tous les trois pourraient être traduits par « queue ». HORACE écrit :

---

[28] L'une de ces occurrences (*mentula pusilla* ; « un tout petit sexe »), qui détermine la taille de son pénis, n'est pas destinée à mettre en avant sa virilité.

[29] Ch. NICOLAS, « Les gros mots : une forme romaine de communication ? », *paper* de l'Université de Lyon 3, 2008, p. 8.

[30] Ch. NICOLAS, « Les gros mots : une forme romaine de communication ? », *paper* de l'Université de Lyon 3, 2008, p. 8.

[31] HOR., *Sat*., 1, 2, 36 ; 70 ; 1, 3, 107 ; etc.

[32] *Cunno non dico curiose* (« chatte : je ne parle pas de façon recherchée »).

[33] MART., 3, 72.

[34] M. DUBUISSON, *Lasciva Venus. Petit guide de l'amour latin*, Paris, La Différence, 2011, p. 48.

[35] M. DUBUISSON, *Lasciva Venus. Petit guide de l'amour latin*, Paris, La Différence, 2011, p. 48.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

« Si, quand il voyait sur lui fondre tant de maux, son esprit, par la voix de sa queue, lui avait dit : 'qu'est-ce que tu veux ? est-ce que je te demande, moi, un sexe issu d'un grand consul ?' »[36] LUCILIUS, qui rappelle à ses concitoyens que la masturbation ne peut se faire qu'à l'aide de la main gauche (la droite étant réservée aux serments dont la déesse Fides était la garante), explique avoir essuyé les larmes qui coulaient de son *mutto*[37]. *Verpa* désigne précisément le pénis dégagé du prépuce. Quant à *sopio*, il n'est attesté que trois fois dans des textes (CATULLE, PÉTRONE et dans un graffiti pompéien) au contenu peu précis, mais sa parenté avec le terme latin *prosapia* (« descendance ») rend son sens intelligible. CATULLE menace d'ailleurs de dessiner un *scopio* sur la façade d'un bordel qu'il avait sans doute l'habitude de fréquenter[38]. Contrairement aux idées reçues, les vocables latins *pinna* (qui désigne également « la plume » d'un animal ; son homophone *pina* peut, quant à lui, être traduit par « coquillage ») et *penna* ne sont pas des dénominations figurés du sexe masculin puisqu'ils désignent, de manière occasionnelle, les lèvres de la vulve[39].

Le mot *penis*, qui vient de *penicillus* (« la brosse à peinture ») et qui pourrait être traduit par « queue », il est attesté dans son sens sexuel depuis le consulat de Calpurnius Piso Frugi, en 133 avant J.-C. Celui-ci se plaignait en ces termes de la corruption des mœurs chez les jeunes gens romains : *peni deditos se adolescentes*. Dans le même ordre d'idées, l'historien Salluste fustige « tous ceux qui avaient dilapidé la fortune paternelle dans le jeu, la bonne chère, et le sexe. »[40] MARTIAL utilise aussi bien le terme de *mentula* que celui de *penis* : *Stare iubes nostrum semper tibi, Lesbia, penem ; crede mihi, non est mentula quod digitus* (« tu donnes toujours à mon sexe l'ordre de se dresser pour toi ; crois-moi, Lesbie, une queue, ce n'est pas comme un doigt »)[41]. CICÉRON, quant à lui, déplore l'utilisation du mot *penis*, mais il l'emploie tout de même, le considérant peut-être moins vulgaire que *mentula*. Ajoutons que *pipinna*, qui relève du champ lexical enfantin, était, à de très rares occasions, utilisé par les poètes latins[42].

---

[36] HOR., *Sat.*, 1, 8 : *Huic si mutonis uerbis mala tanta uidenti / diceret haec animus : quid uis tibi ? numquid ego a te / magno prognatum deposco consule cunnum ?*

[37] LUCIL., VII, 307 : *At laeua lacrimas muttoni absterget amica.*

[38] CATULL., 1, 37 : *non putatis ausurum / me una ducentos irrumare sessores ? / atqui putate : namque totius uobis / frontem tabernae sopionibus scribam* (« Vous croyez que je n'oserai pas me faire sucer d'un seul coup par deux cents culs sur leur chaise ? Et bien si, soyez-en sûrs, et sur toute la façade de votre bordel, je dessinerai des 'bites' ».

[39] J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, p. 99.

[40] SAL., *Cat.*, 14, 2 : *quicumque manu, uentre, pene bora patria lacerauerat.*

[41] MART., 6, 23.

[42] MART., 11, 72 : *drauci Nata sui uocat pipinnam / collatus cui gallus est Priapus* (« Nata appelle zizi celle de son besogneur. À côté de lui, Priape est un eunuque. »)

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

Les auteurs latins ont usé d'un chapelet de métaphores guerrières pour désigner le phallus. Ainsi, *arma* (« les armes »), *capulus* (« la poignée »), *gladius* (« le glaive »), *hasta* (« la lance »), *machaera* (« le sabre »), *manubrium* (« le manche », « la poignée »), *mucro* (« l'épée »), *sicula* (« le poignard ») et *telum* (« le trait ») sont autant de termes qui pouvaient être utilisés pour ne pas recourir aux traditionnels *mentula* et *ueretrum*. Plaute se plaît à jouer sur l'ambiguïté des mots pour servir au mieux sa poésie : *Dum gladium quaero ne habeat, arripio capulum sed cum cogito, non habuit gladium, nam esset frigidus* (« en vérifiant qu'il n'a pas d'épée, j'attrape une poignée ; mais maintenant que j'y pense, s'il n'avait pas eu d'épée, ça aurait été froid. »)[43].

Les Romains étant avant tout des agriculteurs, certains termes agraires revêtaient également une duplicité sémantique : *falcula* (« la faucille ») et *rutabulum*[44] (« le tisonnier ») servaient à évoquer le membre viril. En outre, certains objets d'utilité courante dont la forme pouvait rappeler celle du sexe masculin lui donnaient parfois leur nom : *clauus* (« la barre de gouvernail »), *columna* (« la colonne »), *contus* (« perche »), *palus* (« pieu »), *pyramis* (« obélisque »), *sceptrum* (« le sceptre »), *subulo* (« le poinçon »), *temo* (« le poteau »), *terminus* (« la borne »)… Les métaphores agricoles destinées à évoquer la pénétration de l'organe reproducteur mâle sont également nombreuses : le soc (*uomer*, un des noms désignant le sexe masculin) laboure le *sulcus* (« le sillon ») ; l'*ager* (« le champ ») et surtout l'*arua* (« le champ labouré ») et l'*eugium* (« la bonne terre »)[45] sont ensemencés par le phallus[46].

Au surplus, les vocables *fossa* (« trou »), *cauerna* (« cavité »), *specus* et *antrum* (« caverne »), *ulcus*, *fissum* et *rima* (« fente ») et *fibra* (« repli ») sont autant de termes qui définissent, eux aussi, le sexe féminin dans le langage argotique. MARTIAL loue l'*ulcus* de Phlogis (« Flamme ») : « Chioné est plus jolie, mais Phlogis a une fente, elle a une fente qui pourrait raidir l'emplâtre de Priam, qui ne laisserait pas le vieux Pélias vieillir en paix, elle a une fente que chacun de nous voudrait voir à son amie »[47].

---

[43] PLAUT., *Cas.*, 909.

[44] NAEV., frag. 126 : *uel quae sperat se nupturam uiridulo adulescentulo, / ea licet senile tractet retritum rutabulum* (« ou celle qui espère épouser un fringant jeune homme et pourtant triture un vieux tisonnier élimé »).

[45] Le poète latin Laberius questionne : *quare tam arduum ascendas ? an concupisti eugium scindere* ? (« pourquoi montes-tu si durement ? as-tu envie de fendre la bonne terre – le sexe ? »).

[46] LUCILIUS écrit : *sine podice Hymnis, si sine eugio, liane destina* (« même si Hymnis n'est vierge ni du cul ni du vagin, prends-la »).

[47] MART., 11, 60 : *Pulchrior est Chione : sed Phlogis ulcus habet, / ulcus habet Priami quod tendere possit alutam / quodque senem Pelian non sinat esse senem, / ulcus habet quod habere suam uult quisque puellam*.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

La « moule » a un équivalent latin avec *concha* (« le coquillage », « la coquille »), qui rappelle la conque de la naissance de Vénus. PLAUTE, qui s'écarte un instant de la *pietas* divine, fait dire à l'un de ses personnages comiques : *« On te prétend née d'une coquille ; ne va pas maintenant mépriser leurs coquilles à elles. »*[48] MARTIAL, tout en conseillant à Gallus de fuir les rets perfides des prostituées et en rappelant que *« l'homme se fait sucer ou il baise »*, fait de même en unissant *conchis* et *Cytheriacis* (Cythère étant, nous le savons, l'île de Vénus)[49].

Le sein a pour traductions latines *uber*, qui n'a guère d'emploi érotique, sauf indirectement chez AULU-GELLE[50], *ruma*, forme ancienne et peu usitée qui a très certainement donné son nom à Rome[51] et qui fait écho au verbe *irrumare* (« se faire faire une fellation »[52]), *sumen* (de *sugere*, « sucer »)[53] et surtout *mamma*, accompagné de ses diminutifs *mamillia* et *mammicula*. Friand d'allitérations et d'assonances, Plaute se plaît à écrire : *Vbi mamma mammicula opprimitur* (« sur les petits seins les nénés »)[54]. Au demeurant, MARTIAL, comme nombre de ses concitoyens antiques, fait savoir à son lectorat qu'il n'apprécie guère les poitrines généreuses[55].

Les termes latins grivois évoqués ci-dessus possèdent un registre synonymique et euphémique qui permet de les désigner de façon moins licencieuse. Ainsi, dans chaque sous-catégorie, le terme le plus ancien se révélera souvent être le plus grossier. Les mots les plus récents sont, au contraire, basés sur des métaphores (*penis* et *cauda*[56] pour « queue »), des métonymies (*inguen*, « aine », pour *mentula* ou *cunnus*), des euphémismes divers (*pars*, partes ; *pudenda* ; *genitalia*, etc.[57]), des hyperonymes (*facio* = *futuo*, *caco*, etc.[58]), entre autres. Ces procédés lexicologiques, ainsi que les descriptions évoquant peu ou prou les organes sexuels masculins et féminins ainsi que les pratiques charnelles[59], permettent d'évoquer des situations et des référents obscènes tout en

---

[48] PLAUT., *Rud.*, 3, 3 : *Te ex concha natam esse autumant ; caue tu harum conchas spernas*.

[49] MART., 2, 47.

[50] AUL., XII, 7 : *Quasi quosdam uenustiores naeuulos* (« des espèces de petites envies plutôt sexy »).

[51] FEST., 16 : *Romulum […] quod lupae ruma nutritus est appellatum*.

[52] L'autre verbe est *fellare*, littéralement « téter » (devenu exclusivement sexuel).

[53] LUCILIUS (IV, 1, 3) écrit : *et manus uberior lactanti in sumine sidat* (« qu'une main bien remplie s'installe sur le téton gonflé »).

[54] PLAUT., *Mil.*, V, 1.

[55] MART., 14, 149 : *mammosas metuo* (« je n'aime pas les grosses mamelles »).

[56] Le mot *cauda* fut notamment utilisé par Horace (*Sat.*, I, 2, 45) : *testes caudamque salacem*.

[57] J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, pp. 14-66.

[58] J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, index *s. v.*

[59] SEN., *Benef.*, 4, 31, 3-5.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

prenant soin de ne pas heurter la moralité romaine ; suggérer plutôt que de décrire était l'un des buts affichés par l'auteur. De cette manière, ces équivalences ne constituaient pas réellement, du moins dans l'esprit de ceux qui y recouraient, des mots que la morale réprouvait, même si le référent était obscène.

3. En quelles occasions les auteurs latins faisaient-ils usage de termes argotiques à connotation sexuelle ?

Certains écrits à caractère littéraire témoignent du caractère licencieux des échanges directs ou indirects entre certains hauts personnages de l'époque. La littérature satirique et épigrammatique véhicule d'abondantes obscénités et fait régulièrement mention de termes sexuels. Il suffit pour s'en convaincre de lire les vers fescennins (chants satiriques et licencieux en usage dans la Rome antique, principalement lors des noces) d'Octavien adressés à Asinius Pollion[60]. Ce dernier n'aurait pas osé répliquer dans la mesure où il n'était pas facile « *d'écrire contre qui pouvait proscrire* »[61]. Dans une épigramme destinée à Auguste, Martial, qui remet en question la pudibonderie romaine, écrit qu'il préférerait perdre la vie que son organe reproducteur[62]. Dans sa *Vie de Jules César*, SUÉTONE fustige le fait que le dictateur ait été le passif de Nicomède, et rappelle que cette position lui valut d'être exposé aux railleries et aux sarcasmes[63].

Le terreau favorable permettant le recours aux termes argotiques à connotation sexuelle reste indubitablement la sphère privée. En effet, les correspondances d'auteurs comportent *passim* quelques grossièretés. Ainsi la lettre de CICÉRON répondant à celle de Paetus, laquelle est aujourd'hui perdue, fait allusion tant à la *mentula*, qui signifie « bite », « pénis », qu'au *culus*, qui peut être traduit par « derrière », « fesses », « anus ». CATULLE, quant à lui, dans son poème 105, personnifie la *mentula*, et explique que cette dernière « s'efforce en vain de gravir l'Hélicon et que les Muses, à coup de fourche, l'en font descendre la tête la première »[64].

Si la grossièreté n'était pas uniquement manifestée de façon personnelle ou spontanée dans ce genre d'écrits, elle en était de même au cours de cérémonies collectives durant lesquelles son usage était considéré comme faisant partie d'un rituel et où le citoyen pouvait manifester toute forme d'aversion à grand renfort

---

[60] MACR., II, 4, 21.

[61] MACR., *Sat*., II, 4, 21 : *Temporibus triumuiralibus, Pollio cum Fescenninos in eum Augustus scripsisset, ait : 'et ego taceo. Non est enim facile in eum scribere qui potest proscribere'*.

[62] MART., 11, 20.

[63] SUET., *Iul*., 49, 1.

[64] CATULL., 105.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

de bruit illustré par les mots : *flagitium* (« scandale ») ; *conuicium* (« criailleries », « éclats de voix ») ; *occentatio* (« son de la trompette »). Ceci avait cours lorsqu'il s'agissait de manifester en fanfare, et ce, jusqu'au-devant de leur porte, toute la réprobation ressentie face à l'inconduite d'une maîtresse ou d'un adversaire.

Nous avons des traces littéraires de *paraclausithyron*, ce poème dans lequel l'amoureux, après avoir passé la nuit à festoyer, trouve la porte de sa maison fermée par sa femme, vexée de son absence, puis adresse à celle-ci une ultime supplique au trou de la serrure afin de pouvoir rentrer, laquelle contient des allusions jugées obscènes par la morale romaine. Pour exemple, CATULLE se moque de certains citoyens croyant être les seuls à avoir un attribut viril digne de ce nom. Le poète argue que tout bon Romain doit avoir une *mentula magna minax* (« une belle bite bandante »)[65]. Dans son poème 42, l'auteur fustige « *une catin infâme* » qui se joue de lui et qui refuse de lui rendre ses tablettes, puis l'insulte de « chienne » sous prétexte que sa tête ressemblerait à celle d'un chien gaulois. De surcroît, rappelons que *lupa* signifie à la fois « la louve », l'animal qui aurait allaité Romulus et Remus et qui est sobrement décrit par TITE-LIVE, et « la prostituée » (cf. *lupanar*). Il semble en effet que l'historien n'ait pas voulu remettre en question la chasteté d'Acca Larentia, épouse du berger Faustulus.

En outre, on prêtait jadis à l'obscénité publique la vertu de conjurer le mauvais sort et d'éloigner les mauvais esprits. Dotés d'une valeur apotropaïque, les termes obscènes à connotation sexuelle avaient même leur place lors de la cérémonie du triomphe, car le triomphateur était alors accompagné de *milites* lui récitant des couplets obscènes au sujet de sa vie privée[66].

Dans le même esprit, la *satura* dramatique, selon un passage controversé de Tite-Live[67], naquit d'une chorégraphie étrusque à laquelle des jeunes gens ajoutèrent des vers fescennins de plus en plus cruels et malséants. La *satura dramatica* était donc une danse parodique qui reproduisait, sur un mode risible, les chorégraphies guerrières des ludions étrusques. Elle était assortie de couplets satiriques ou plaisants emplis d'allusions sexuelles semblables aux fescennins[68].

Dans l'ancienne Rome, le rituel des noces voulait que la jeune mariée, tout en écoutant des vers fescennins, s'unisse de façon symbolique au dieu ithyphallique Mutunus Tutunus[69]. Ce dernier était une divinité phallique du mariage, assimilée à certains égards à Priape. Pendant les rites préliminaires du

---

[65] CATULL., 115. L'auteur d'une Priapée se vante d'avoir « un sexe si énorme qu'aucune femme n'est trop large » pour lui (*commoditas haec est in nostro maximo pene / laxa quod esse mihi femina nulla potest*).

[66] MART., 8.

[67] LIV., 7, 2, 4-7.

[68] HOR., *Ep.*, 2, 1, 145-155.

[69] A. DUBOURDIEU, *Les origines et le développement du culte des pénates à Rome*, Rome, EFR, 1989, p. 395 ; 400.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

mariage, les époux romains étaient en effet censés avoir chevauché le phallus[70] de cette divinité afin de se préparer aux rapports sexuels.

On suppose que les vers fescennins chantés lors des mariages et auxquels faisaient référence un certain nombre d'auteurs latins tenaient leur nom de la ville de Fescennia ou du *fascinum*, le mauvais œil dont les époux devaient se préserver[71]. Au Ier siècle avant J.-C., le terme de *fascinum* désignait « le pénis », « l'organe mâle de la copulation » ; deux siècles plus tard, une tout autre signification lui est attribuée puisqu'il désignait alors le « mauvais sort », « la malédiction ». En tant qu'objet empirique, il constituait une amulette phallique destinée à se prémunir des mauvais sorts ; le terme latin évoque alors, entre autres, « la fascination ».

De nombreuses célébrations en l'honneur des dieux avaient également recours aux propos licencieux. À Lavinium, les fêtes données en l'honneur du dieu Liber étaient l'occasion de prononcer des obscénités rituelles et de réciter des vers grossiers en riant à gorge déployée[72]. Ce type de langage libertin avait également cours durant les Floralia d'avril. Aux dires de Lactance, des *ludi* étaient organisés pour l'occasion, *ludi* au cours desquels des courtisanes nues adoptaient des positions lascives et proféraient des paroles à caractère sexuel[73]. Ovide, qui n'hésite pas à inciter son lectorat à pratiquer le masochisme[74], décrit très brièvement ces « jeux assez libertins »[75].

Au surplus, au milieu du mois de mars, dans un *lucus* non loin de Rome, avait lieu la fête célébrée en l'honneur d'Anna Perenna, au cours de laquelle les *uirgines* romaines étaient appelées à énoncer des mots grossiers (*obscena*, *probra*[76]). Dans le passage consacré à l'étiologie de ces pratiques magiques liées à renaissance de l'année, Ovide raconte comment la récente déesse Anna s'était, dans la chambre nuptiale, substituée à Minerve afin de duper Mars aveuglé par sa passion (laquelle était une forme atténuée de la *furor*) pour cette dernière[77]. La scène se terminait d'ailleurs en railleries acerbes envers le dieu

---

[70] « Phallus » n'est pas un terme latin puisqu'il s'agit d'un mot français emprunté au grec.

[71] B. DELIGNON, *Les satires d'Horace et la comédie gréco-latine : une poétique de l'ambiguïté*, Louvain, Peeters, p. 259.

[72] VERG., *Georg*., 2, 385-388 ; TIB., 2, 1, 55 sq ; AUG., *Civ*., 7, 21 : *cuius diebus omnes uerbis flagitiosissimis uterentur*. Voir : R. BLOCH, « Une *lex sacra* de Lavinium et les origines de la triade agraire de l'Aventin », *AIBL*, 1954, 98, 2, pp. 203-212.

[73] LACT., *Inst*., 1, 20, 10 : *praeter uerborum licentiam quibus obscenitas omnis effunditur*

[74] OV., *Ars*., 2, 533-534 : *nec maledicta puta nec uerbera ferre puellae / turpe nec ad teneros oscula ferre pedes* (« N'aie pas honte de subir les insultes ni le fouet de ton amie, ni de porter tes baisers sur ses pieds délicats »).

[75] OV., *Fast*., 4, 946 : *scaena ioci morem liberioris habet*.

[76] OV., *Fast*., 3, 675-676.

[77] OV., *Fast*., 3, 675-696.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

de la guerre bestiale amoureux d'une déesse de la guerre intelligente (beaucoup plus puissante que son homologue olympien, comme en témoigne notamment l'*Iliade*) aux cheveux blancs (*amatorem canae […] Mineruae*[78]), à la plus grande joie de Minerve et de Vénus. Ce motif mythique était rappelé chaque année grâce aux *obscena dicta*[79] que déclamaient les *uirgines* romaines.

Comment expliquer que les poètes latins aient eu si souvent recours aux termes argotiques sexuels ?

4. Le recours aux termes argotiques connotés sexuellement : une manière de véhiculer une émotion ou une idée particulière

Les termes sexuels étaient souvent destinés à choquer le lectorat. Cette catharsis permise par l'usage d'insultes et autres rudes grossièretés a pour fonction de (r)établir une communication globalement ou partiellement altérée en utilisant le pouvoir de choquer et/ou de faire passer une émotion à travers une image sémantique. L'épigrammiste MARTIAL, qui n'est pas à une vilenie ou à une affirmation hyperbolique près, ose conseiller à une jeune femme avec laquelle il s'apprête à se livrer à des rapports intimes, de mettre sa culotte sur son visage si elle ne souhaite pas entacher sa *pudor*[80]. VARRON, quant à lui, n'hésite pas à réécrire l'histoire de la colère d'Achille pour offusquer ses lecteurs ; Briséis aurait, selon lui, manié énergiquement les « armes » d'Achille[81].

Chez JUVÉNAL et MARTIAL[82], les termes argotiques sexuels étaient parfois employés dans un contexte péjorant pour décrire des situations d'anormalité que la morale romaine réprouvait. Ils entendaient alors se poser en tant que garants des valeurs du *mos maiorum*, symbolisant la grandeur de Rome.

Par ailleurs, l'efficacité de la puissance libératrice des gros mots n'est plus à démontrer, et ceux qui sont sujets à de fortes colères ne s'embarrassent véritablement ni du degré de grossièreté de leurs propos, ni de l'état d'âme du destinataire, dont ils connaissent généralement l'état d'esprit. En effet, il est admis que la grossièreté exprimée par écrit et à travers des termes empruntés au champ lexical sexuel, possède un impact et une force de résonance qu'aucun autre support lexical ne peut restituer. D'ailleurs, si l'on parle souvent de violence verbale, la violence écrite n'est pas en reste. L'argot à connotation sexuelle, lorsqu'il figure dans les textes littéraires, constitue donc un calque de l'expression orale.

---

[78] OV., *Fast*., 3, 693.

[79] OV., *Fast*., 3, 695.

[80] MART., 3, 87 : *si pudor est, transfer subligar in faciem*.

[81] VARRO, *Men*., 368 : *quae eius neruia tractare solebat*.

[82] M. GARRIDO-HORY, *Juvénal : esclaves et affranchise à Rome*, Paris, PUFC, 1998, p. 73.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

Bien plus que l'usage intempestif, c'est le dosage qui donne aux mots sexuellement connotés leur vigueur et leur vecteur dynamique : un mot particulièrement bien choisi et placé avec habileté dans un texte aura plus d'impact qu'un chapelet de grossièretés choisies au hasard. Dès lors, pour être efficace, la grossièreté employée par un auteur se doit d'être légère, et donc, d'avoir du style. D'ailleurs, les termes à connotation sexuelle, sans tomber ni dans la pudibonderie ou le précieux ni dans le vulgaire, conservent à l'invective toute sa raison d'être. Utilisée à bon escient, tout en suscitant ou en faisant partager l'émotion voulue, elle peut produire des effets littéraires. C'est ce critère qui différencie sans doute un poète comme MARTIAL, dont l'œuvre abonde de termes fleuris, d'un *poeta nouus* comme CATULLE, chez qui une obscénité occasionnelle insuffle aux vers un ton personnel et parfois mélancolique.

Quant à utiliser la grossièreté sexuelle, ceux qui y ont recours dans leurs écrits reconnaissent la difficulté de manier leur plume comme leurs émotions, admettant par là qu'il est laborieux mais téméraire et efficace de vouloir à tout prix traduire une vive colère par des mots tels que *mentula* et *culus*.

Il n'en demeure pas moins vrai que ces persiflages, à la mode pour la plupart des peuples méditerranéens antiques, n'étaient certainement pas à prendre pour argent comptant puisque les obscénités les moins fondées pouvaient être exprimées à grand renfort de cris. Au premier vers de son seizième *carmen*, CATULLE explique en outre qu'il se livrera à un vice contre nature. (*Paedicabo ego uos et irrumabo*[83]).

Conclusion

C'était dans l'expression de mots recherchés que l'on reconnaissait généralement son appartenance à une classe sociale, à une élite, à une corporation... au sein de laquelle on se plaisait à cultiver le sentiment commun d'adhésion. On reconnaît en effet à certains termes une affiliation prioritaire aux classes populaires qui se différencient de l'intelligentsia, classe d'intellectuels engagés dans la promotion des *bellae litterae*.

Cependant, les grossièretés qui, en termes de sociolinguistique, étaient indissociables du contexte dans lequel elles étaient employées, variaient en fonction des publics à qui elles étaient adressées en raison d'un champ précis d'utilisation et de diffusion. En d'autres termes, durant l'époque romaine, l'usage de gros mots ou d'un langage châtié n'érigeait pas forcément une barrière langagière entre les gens reconnus bien élevés, et les autres. La langue écrite, chez pléthore d'auteurs latins, notamment par le biais de la

[83] CATULL., 16, 1.

BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)

poésie amoureuse et de la satire, nous l'avons vu, ne se passait pas de mentionner et de faire usage d'un chapelet de termes argotiques à connotation sexuelle.

Les poèmes latins qui nommaient de plusieurs façons et décrivaient sans faux-fuyant les organes sexuels mâles et femelles étaient légion. Nous songeons surtout à CATULLE, à OVIDE, à MARTIAL et à JUVÉNAL, qui, pour être des *poetae classici*, n'en sont pas moins des poètes osés qui n'éprouvaient nulle crainte à l'idée de choquer leur lectorat. Pourtant, le Romain satiriste et épigrammiste ne cessait de jeter un œil attentif sur le comportement et la tenue de son concitoyen afin de détecter un quelconque comportement contraire aux bonnes mœurs (une ceinture mal ajustée ou *discinctus, male* ou *alte praecinctus*, comme César, par exemple). Par la profondeur de leurs jeux intertextuels, leurs effets de distanciation contextuels ainsi que par la maîtrise de ceux qui les employaient dans les œuvres littéraires, les mots argotiques à connotation sexuelle constituent, pour l'historien et le philologue, des éléments précieux à l'approfondissement de notre connaissance tant lexicale, linguistique, stylistique que culturelle de la littérature latine.

Il nous a donc paru fondamental de livrer au lecteur moderne une liste sommaire de termes latins en lien avec l'une des activités humaines les plus fondamentales, bien que primaires, et d'expliquer en quels cas ils ont été usités dans les belles lettres.



BDD-A26385 © 2016 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 00:01:44 UTC)